La violence et ses NOUVELLES VICTIMES

par *Moncef Guitouni*
Psychosociologue et PDG, Centre de psychologie préventive et de développement humain

Dans les années 70, j'ai traité du thème de la violence et j'ai eu à en analyser les causes. Je me rappelle qu'à l'époque, la violence était liée au milieu social des jeunes au sein duquel ne connaissant ni éducation ni relation affective adéquate, ils exprimaient des frustrations et des réactions que d'autres catégories réprouvaient ou rejetaient.

Un deuxième type de violence était associé à la difficulté éprouvée par les jeunes à obtenir une certaine liberté de fonctionnement leur permettant d'exprimer leur identité, leur personnalité et surtout de se sentir égaux par rapport aux autres. Les revendications de ce groupe avaient leur raison d'être, car elles répondaient à un besoin. Le contexte social des années 50 - 60 ne permettait pas aux jeunes d'avoir un fonctionnement social, des réflexions et des lectures libres. Il est normal que leur réaction ait été virulente, mais aussi contestataire dans le sens de réclamer des droits. Néanmoins, on n'a jamais vu dans ces années des actes d'assassinats ou des violences corporelles vis-à-vis des camarades comme on en voit aujourd'hui.

Dans les années 80, j'ai dirigé une recherche portant sur les jeunes et la violence auprès d'adolescents de 11 à 18 ans, de parents et d'intervenants et démontrant la nouvelle tangente de la violence, c'est-à-dire l'acte gratuit. À la suite de cette recherche, il a été possible d'identifier une variable très importante, celle de la non culpabilité des jeunes face aux actes de violence qu'ils commettent. Les adultes interrogés affirmaient que les jeunes devenaient de plus en plus violents et réactionnaires, et qu'ils avaient beaucoup de difficulté à les contrôler ou à communiquer avec eux. Les jeunes, pour leur part, considéraient la violence comme faisant partie de leur vie.

Une variable est très importante : la non culpabilité des jeunes face aux actes de violence qu'ils commettent.

Certains ajoutaient qu'ils étaient violents parce qu'ils subissaient eux-mêmes la violence et qu'ils éprouvaient du plaisir à faire du mal aux plus faibles qu'eux, cela sans aucun sentiment de regret ou de culpabilité. Or les scientifiques déclarent qu'un jeune violent qui n'éprouve aucun sentiment de culpabilité est pathologiquement délinquant. Ce phénomène allait-il nous mener vers une forme de pathologie? Si nous l'observons et l'analysons du point de vue psychosociologique, nous pouvons dire que ce phénomène n'a rien à voir avec la pathologie. Il est plutôt lié à la transformation psychologique des jeunes en raison d'un environnement devenu tolérant, pour ne pas dire permissif. Ajoutons à cela l'influence sur eux de la télévision qui a eu pour effet de banaliser les comportements qu'ils émettent dans leur vie quotidienne et à juger ceux-ci comme des gestes tout à fait normaux.

En quoi la télévision devient-elle si importante dans la vie des jeunes et aussi conditionnante sur leur psychologique? Beau-

coup de spécialistes prétendent que la télévision n'influence pas le psychologique. Mais les travaux du docteur Greene et ceux de Cohen-Seat sur le concept de l'influence portent à réfléchir sérieusement à l'impact télévisuel, surtout en ce qui a trait à l'identification du phénomène des ondes alpha, ces ondes de l'activité cérébrale liées à la détente, la retenue et la mémorisation. En effet, Cohen-Seat a observé que les images provoquent des modifications de l'activité des centres nerveux en étudiant celles produites sur l'électro-encéphalogramme au moment du "discours" télévisuel. Ainsi, les ondes thêta se développent lorsque l'individu se concentre sur une activité alors que les ondes alpha se manifestent lors du sommeil ou de la somnolence associée à la relaxation.

> **"Certaines réactions, banales ou non, par ailleurs, sont manifestement liées à des significations. Tel type de moment psychologique s'accompagne naturellement d'une réaction d'arrêt ou de bouffées thêta sur l'électro-encéphalogramme, quels que soient les caractères physiques de l'image filmique (morphologie, brillance, mouvement, etc.), tandis que de la même façon, tel autre type - même contenant, autre contenu - amène la réapparition de l'alpha[1]."**

Le jeune téléspectateur se retrouve devant des émissions présentant des caractéristiques de violence alors qu'à son insu son cerveau se trouve dans un état proche de l'endormissement, incapable de porter un jugement critique, de poser une barrière ou un filtre envers le contenu qui lui est présenté. Donc, nous remarquons que les jeunes dans leur comportement ont pris pour acquis que la violence fait partie intégrante de leur vie normale. Personne ne s'est inquiété des conséquences de cette attitude ou n'a pensé que de laisser libre cours aux comportements violents entraînerait un problème plus grave: celui de l'incapacité de contenir cette violence et surtout d'éviter à d'autres de la subir.

Parallèlement à cette influence télévisuelle, les années 80 ont vu des couples se dissoudre, laissant l'enfant de plus en plus seul, non pas parce que les parents ne l'aimaient pas mais parce que la vie les obligeait à fonctionner autrement. Les chambardements, les transformations dans les structures sociale et familiale, les ambitions professionnelles, l'émancipation de la femme ont laissé la place à la télévision dans la vie des enfants. Dans bien des cas, cette dernière est même devenue la confidente ou celle avec qui les enfants rêvent, espèrent, s'amusent et passent le temps. Elle a remplacé, à certains égards, la relation affective que le parent devait avoir avec eux ainsi que la formation reçue dans les éco-les.

Depuis, les contenus télévisuels et audiovisuels font de plus en plus de place à la violence. Journalistes, animateurs, tout comme cinéma et émissions de divertissement valorisent le dialogue dans lequel les gens prennent soi-disant leur place, alors qu'ils s'agressent davantage mutuellement par la parole ou les gestes. On assiste plutôt à l'hécatombe dans ce qui s'appelle le fonctionnement humain. Avec l'abandon des jeunes à eux-mêmes, rivés qu'ils sont aux écrans cathodiques à leur portée, il est évident qu'ils deviennent, sous l'influence de l'image, de plus en plus visuels et éprouvent de la difficulté à faire une séparation entre la réalité et le virtuel. Ils sont capables de retenir énormément d'informations, de gestes et d'images, mais en même temps, ils n'ont ni la possibilité de faire la part des choses avec la réalité, ni la présence d'adultes pour les aider à faire contrepoids au message véhiculé. La société étant elle-même sans retenue, ce comportement des enfants face à la télévision devient presque normal. Le vide créé autour d'eux par l'absence d'adultes fait en sorte qu'en plus de l'insécurité affective qu'ils vivent, s'installent en eux des comportements inadéquats étant donné qu'il n'y a personne qui puis-se les amener à pren-dre conscience de l'influence de ce qu'ils voient et su-bissent et à comprendre les consé-quences que cela peut provoquer dans leur psychisme ou dans leurs attitu-des. Tout cela entraîne des situations conflictuelles pouvant aller jus-qu'à la violence. Pourtant, pour les jeunes, ce n'est que norma- lité.

De plus en plus visuels, les jeunes éprouvent de la difficulté à faire une séparation entre la réalité et le virtuel.

Il faut donc comprendre dans ce cas que la notion du self-control chez les jeunes a une importance exceptionnelle et que ce self-control ne peut exister ni s'exercer dans l'individu s'il n'a pas une identité, cet

> **«ensemble des caractéristiques et du potentiel donnés à chaque être, enrichis du fruit des efforts de développement et d'équilibre de chaque personne [...] Ce potentiel dynamique composé d'instinct, d'émotions et de raison confère à l'être humain un caractère à**

la fois différent et semblable aux autres»[2].

Et pour disposer d'une identité, il faut que les jeunes soient entourés de personnes signifiantes qui les aident à développer celle-ci afin qu'ils puissent faire face à la pression, aux situations difficiles de la vie et surtout à leurs peurs, leurs craintes, leurs angoisses, si je ne dis pas aux actions agressives et angoissantes venant de l'entourage et de l'environnement. J'ajouterai que cette identité, qui a une valeur d'équilibre et de force, permet aux jeunes d'évoluer et d'apprendre à vivre avec une réalité parfois pleine de contradictions. Malheureusement, la famille comme le monde de l'éducation se sont davantage centrés sur la formation et l'information au plan cognitif sans intervenir au plan émotif croyant qu'il suffit d'expliquer le sens de la vie aux jeunes pour qu'ils la comprennent. Mais pour saisir et vivre leur vie, une multitude de préalables leur sont nécessaires: le modèle, l'environnement, le contexte et la présence de personnes auxquelles ils sont attachés et en qui ils ont confiance. Aujourd'hui, le vide créé autour d'eux les place sous l'influence d'un climat de plus en plus agressant et violent sans qu'ils puissent disposer d'un self-control et d'une identité pour résister. Ce qui leur reste alors, ce sont les réactions.

Il ne faut pas oublier que les jeunes des années 80 - 90 ont reçu beaucoup de considération. Ils ont joui d'une grande permissivité et leurs parents leur ont laissé énormément de liberté parce qu'ils ne voulaient pas les traumatiser. Mais en même temps, absents de leur environnement, les parents n'ont pas pu leur fournir les moyens de cohabiter et de vivre avec les autres. Ainsi, le comportement égoïste et individualiste des personnes s'est accentué avec le temps. De nos jours, le chacun pour soi est omniprésent dans la société de telle sorte que les jeunes sont de plus en plus isolés. D'autre part, certains facteurs engendrent chez eux des craintes et des humiliations, tels que le taxage à l'école, la difficulté de faire face à un gang ou à quelqu'un qui humilie tout le monde. Ce sont les garçons qui subissent le plus ce dernier aspect, ce qui fait qu'ils n'ont d'autres alternatives que d'apprendre à se défendre avec violence ou à se soumettre à la violence. Ce mode de vie les entraîne à développer et à chercher en eux-mêmes, malgré leur insécurité, des forces physiques pour pouvoir se défendre ou faire face. Dès lors, ils seront jugés violents. Cependant, ceux qui ne parviennent pas à se défendre vivent l'humiliation de la faiblesse et se trouvent souvent isolés, car l'orgueil les rend parfois silencieux et solitaires et les empêche même d'informer leurs parents de ce qu'ils vivent. Ils deviennent alors des êtres fragiles avec de multiples réactions qui se manifestent en eux et peuvent même aller jusqu'à la dépression ou le suicide, ce qui est aussi une violence, mais retournée contre soi.

Les jeunes finiront tôt ou tard par s'en sortir, mais à condition de trouver sur leur chemin un adulte ou un intervenant scolaire qui saura les aider à saisir cette dynamique tout en les assurant de son soutien. Malheureusement, en plus de l'absence de personnes signifiantes capables d'aller au-delà de l'apparence, car trop d'adultes sont portés à repousser ces jeunes ou à leur être hostiles, il y a des lois qui en neutralisent d'autres et les empêchent d'intervenir adéquatement auprès des jeunes victimes d'agression et des jeunes agresseurs. Notre système social a prévu d'aider les victimes sur de multiples aspects, mais dans la foulée, il a créé au nom de la liberté des règles neutralisant les effets de ceux qui cherchent à protéger les victimes. Cela a engendré un certain laxisme: l'agresseur est protégé parce qu'il faut une multitudes de preuves, il est protégé aussi à cause de son âge, ce qui neutralise l'école ou la famille dans les moyens à prendre pour intervenir adéquatement.

Il y a quelque part chez le jeune, un sentiment de haine vis-à-vis de soi et vis-à-vis de ses semblables.

Au problème de la violence s'ajoute celui de la drogue qui circule dans les écoles, dans les familles et dans la rue. Aujourd'hui, des groupes de pression se forment pour réclamer sa légalisation. Je ne suis pas nécessairement contre ces groupes, mais questionnons-nous sur les conséquences de la drogue. On connaît l'effet que la cigarette produit sur le cerveau par le dépôt de la nicotine. Selon les spécialistes, alors que l'alcool reste 72 heures dans le système sanguin, l'influence de la marijuana dure à peu près 28 jours. Pourtant les drogues douces ont aussi certains avantages: elles aident à relaxer, elles essaient de donner un certain courage pour se sentir bien et elles permettent aux gens qui souffrent de surmonter leurs douleurs. Mais il y a une grande différence entre l'utilisation d'une drogue douce pour soigner et celle qui permet à quelqu'un de relaxer ou de s'a-

muser. Sans un suivi très strict, il est facile de devenir tributaire de la marijuana au point qu'il faille, après un certain temps, utiliser d'autres drogues plus coûteuses. Et lorsqu'un jeune n'a pas les moyens de se les procurer, que risque-t-il de faire pour obtenir l'objet de sa satisfaction?

Depuis le début des années 90, les attitudes et les comportements des jeunes ont pris une tangente qui nous laisse croire qu'ils ont beaucoup de difficulté à faire la différence entre le réel et le virtuel, entre leurs droits et ceux des autres, à tel point que certains jeunes ignorent complètement l'existence des règles les plus élémentaires dans les relations interpersonnelles. Beaucoup d'entre eux nient l'autorité familiale ainsi que celle de l'école. Ils vont même jusqu'à réclamer la soumission soit de la mère, soit du père ou encore de leur enseignant. Ces attitudes situées au niveau d'une conscience ignorée portent à penser qu'en agissant de la sorte, certains jeunes croient profondément que c'est cela la vie et que là est leur droit. Ce qui est nouveau également, c'est que la violence ne représente pas pour eux un problème lorsqu'ils la font subir aux autres, mais dès qu'eux-mêmes rencontrent un obstacle, ils se permettent d'agir sans limites, allant même, chez quelques-uns, jusqu'à l'agression grave. Bien que nous vivions dans un monde soi-disant de communication, la logique qui prime aujourd'hui est la loi du plus fort. Comme les jeunes visent dans leurs attitudes la satisfaction de leurs besoins, ils perçoivent toute entrave à leurs satisfactions de la part des autres comme une hostilité. Cette ignorance installée dans leur émotif et leur cognitif fait d'eux des analphabètes des relations humaines et des personnes insécures, proches du déséquilibre car ils se voient comme seuls au milieu de la foule.

Ces constats nous mettent devant une évidence. Nous ne pouvons traiter à la pièce le problème de la violence dans la société actuelle, sinon nous ferons une gaffe monumentale. Localiser une variable comme cause principale est aussi une grave erreur. De multiples raisons ont mené les jeunes à penser que ce qu'ils font est normal et lorsqu'ils n'arrivent pas à obtenir satisfaction, ils réagissent et perdent tout contrôle. Ils peuvent même aller jusqu'à l'acte fatal, c'est-à-dire l'assassinat. Heureusement ces actes commis avec des camarades, dans les écoles par exemple, ne sont pas généralisés, mais leur augmentation porte à réfléchir: il y a quelque part chez le jeune, un sentiment de haine vis-à-vis de soi et vis-à-vis de ses semblables, un sentiment qui va au-delà de la reconnaissance de la sentimentalité et de l'amitié parce qu'il est remplacé par le rejet des autres ou le rejet de soi. Ce sentiment de violence tire-t-il ses origines de l'incapacité des jeunes à tolérer et à accepter toute retenue ou toute adversité rencontrée sur leur chemin?

Le chacun pour soi est omniprésent dans la société de telle sorte que les jeunes sont de plus en plus isolés.

Permettez-moi d'ajouter cette hypothèse: l'individualisme associé au nombrilisme établis comme règles depuis la génération des baby-boomers imposent un sens unique à l'amour - je veux être aimé et considéré, j'ai le droit à la réussite et à la satisfaction, j'ai le droit de vivre ma vie comme je l'entends - et ont anéanti tout sens de solidarité et d'amour collectif.

Il est très important de réfléchir à ces aspects. En tant que chercheur et psychosociologue, je sais que pour aider les jeunes, il faut travailler à développer un ensemble de variables dans lequel parents, éducateurs, médias et spécialistes doivent collaborer et intervenir. Ce partenariat leur permettra d'avoir une vue globale de la situation et de mieux orienter le soutien à apporter aux jeunes, non pas à leur imposer. Ce soutien doit passer par le développement et le renforcement de leur identité et surtout par l'intégration de leurs dimensions émotionnelles et cognitives pour qu'ils réalisent et comprennent le mécanisme du self-control et disposent de l'intelligence émotionnelle - celle qui amène la personne à être consciente de ses émotions et à en faire la lecture - afin de sortir de cette illusion de croire que tout ce qu'ils font est normal.

Nous sommes devant une réalité sociale inquiétante. Si nous ne freinons pas ce parcours, ce qui aujourd'hui n'est qu'une exception peut devenir une généralité. Dès les années 70, je n'ai pas

hésité à publier des textes traitant de l'identité humaine en parallèle des identités culturelles, de la permissivité des parents ou de la vengeance que des parents entretiennent vis-à-vis leurs propres parents, ainsi que de la violence et des jeunes. J'ai prononcé des conférences au Québec et à l'étranger pour alerter les gens: si nous ne travaillons pas à trouver les moyens d'aider les jeunes à disposer d'un self-control solide avec une lecture de leurs émotions et une compréhension de leur identité, ils risquent de passer à l'acte parce qu'ils vivent aujourd'hui de plus en plus de sentiments de frustration. Ils gran-dissent dans un dou-ble environnement: d'une part, il y a ceux qui les gâtent et qui leur accordent une grande permissivité et, d'autre part, ceux qui les agressent dans cette liberté et cette gâterie parce qu'ils désirent la même chose et deviennent donc des rivaux. Au milieu de tout cela, personne ne les aide vraiment à saisir et à comprendre leurs actes. La structure sociale ne s'y prête d'ailleurs plus. Nous avons des lois qui protègent les jeunes, mais une loi comme la Loi 24 va au-delà de leur protection. Elle leur donne la possibilité d'abuser des autres jeunes parce qu'ils savent qu'ils ne peuvent pas être condamnés. Nous devons réfléchir sérieusement aux moyens à prendre pour soutenir les jeunes, car il faut arrêter la roue avant qu'elle ne tourne trop vite. Si nous donnons à certains jeunes le droit d'agir ou de réagir sans retenue, cette attitude ne créera pas simplement chez eux une normalité comportementale, mais elle ouvrira la porte à une nouvelle forme d'injustice, c'est-à-dire celle de jeunes qui subissent au nom de la liberté ou du droit de l'autre. Quelle est la faute de celui qui subit? Quelles seront les conséquences sur son comportement engendrées par ce qu'il subit?

Le soutien aux jeunes doit surtout passer par l'intégration de leurs dimensions émotionnelle et cognitive.

Pendant des années, les intervenants et les spécialistes ont dénoncé l'autorité parentale et sociale stricte en préconisant une certaine permissivité et une certaine liberté pour que les jeunes puissent s'exprimer et se libérer de toute frustration. Mais aujourd'hui nous sommes confrontés à la réalité d'agir vite pour éviter que la violence ne devienne un problème social grave chez les jeunes. Actuellement des jeunes n'ont plus le goût d'aller à l'école parce qu'ils craignent leurs camarades. Certains se privent de leur argent de poche pour répondre au taxage, d'autres deviennent soumis à la force d'un groupe ou d'un chef, ils se sentent humiliés, perdent toute personnalité pour ne pas subir. Notre silence ou notre refus de voir que la violence se développe comme une normalité chez une catégorie de jeunes entraînera chez eux des problèmes psychologiques et émotifs, voire une perte de confiance face aux camarades, face à l'adulte et face à l'avenir.

Nous vivons aujourd'hui des phénomènes multiples qui expliquent la violence et qui provoquent aussi des victimes. Nous continuons toujours à analyser et à comprendre cette violence en oubliant totalement que tôt ou tard les victimes vont se révolter. À cause de leur malheur, ces agressés finiront par devenir eux-mêmes des justiciers. Nous le remarquons déjà dans les relations interpersonnelles. Il y a 50 ans, la population était victime de l'autoritarisme et du dogmatisme; cela a engendré la révolution tranquille. Il y a 30 ans, la femme était victime; a alors surgi le mouvement de libération de la femme. À la même époque, l'autorité familiale a établi des lois et des règles qui ont favorisé une certaine permissivité et liberté. Elle pensait honnêtement et sincèrement que cela mènerait à la paix et à la justice. Malheureusement, force nous est de constater le contraire; aujourd'hui, il n'y a plus de famille, mais plusieurs types de familles dressées les unes contre les autres; une société tribale non solidaire; une jeunesse laissée à elle-même avec de plus en plus de victimes; un grave problème chez les garçons; une difficulté d'engagement chez les filles et les garçons; la violence, l'incompréhension et l'intolérance. Le chacun pour soi s'installe de plus en plus et les autorités n'ont d'autres choix que de gérer les crises tant scolaires, familiales que sociales. Il n'y a plus de vision d'avenir, il n'y a pas de projet de société. De quelle façon pourrons-nous alors rattacher les jeunes à l'avenir et leur donner le goût de s'engager, de croire et de faire confiance? ■

Références

(1) **Cohen-Séat**, Revue internationale de filmologie. No **27-28**, p. 163, dans : Melon-Martinez, E. *La télévision dans la famille et la société modernes*, Editions sociales françaises, 1969.

(2) **Normand-Guérette, D.**, *Entretiens avec Moncef Guitouni sur ses études du comportement des jeunes*, Presses de l'université du Québec, Montréal, 1993.